

L'EN VERS DU DECOR

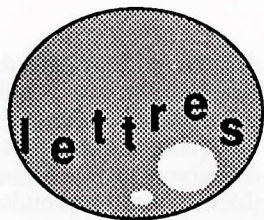
L'insoutenable légèreté des

La littérature... la belle chose que voilà ! Ce n'est pas à vous que je dois le dire, lecteurs d'*Indications*, qui savourez régulièrement votre lot de lectures subtiles et raffinées. Convaincus de l'éminente dignité et de la fonction essentielle de l'écriture au sein de l'humaine destinée, vous l'êtes plus que quiconque. Vous savez d'expérience que la littérature constitue une fabuleuse école de savoir et d'interrogation sur le monde en même temps que la source des rencontres les plus denses et des passions les plus enivrantes. Mais ne vous êtes-vous rendu compte de rien, ces dernières années ? N'avez-vous pas comme moi remarqué la lente et inexorable érosion qui gagne le champ du littéraire ?

Force est de constater que comme objet d'enseignement, les lettres n'ont plus la cote. Dans les universités belges, la demande en formation littéraire a baissé de plus d'un tiers en l'espace de cinq ans. Dans le secondaire, les filières classiques et les options "français fort" sont en constante régression par rapport aux sciences et aux maths. Il est possible et fréquent aujourd'hui pour un potache de suivre deux à trois fois plus de cours scientifiques que de cours dits littéraires. Certains profs de français emboîtent d'ailleurs le pas à l'empirisme en délaissant l'aspect culturel de la littérature au profit de la "grammaire du texte" et de l'apprentissage massif de la dissert'. En France, le bac littéraire est généralement considéré comme le plus faible de la panoplie (réflexion sérieuse d'un jeune

ingénieur d'Outre-Quévrain : *Le bac Lettres, c'est pour les moins doués*). Du moins les Français sont-ils tenus (mais jusques à quand ?) de faire de la philo et des lettres intensives en dernière année du secondaire. En Belgique, il y a belle lurette qu'on a supprimé les deux années de "philo" par lesquelles tous les étudiants en sciences humaines devaient transiter avant de se plonger dans les arcanes d'une spécialité. Quant aux étudiants en sciences exactes, leur absence totale de formation littéraire et historique ne pose aucun problème puisqu'elle va de pair avec une hyper-spécialisation parfaitement performante. Ce sont des *battants*, que vous faut-il de plus ?

Côté médias, les choses ne vont guère mieux. Certes, Pivot, PPDA, Sluzny, Mersch et quelques autres parviennent à faire des émissions valables en parlant de littérature. Certes, la plupart des journaux gardent une chronique littéraire de bonne tenue et les quelques revues littéraires encore vivantes poursuivent courageusement leur tâche d'information. Mais quelle est la proportion des assidus d'"Apostrophes" par rapport aux fans de Sabatier et de Collaro ? Que représente la presse littéraire en regard de l'incalculable masse des "informations" branchées, mondaines, sportives, cosmétiques, ésotériques, et j'en passe, qui inondent les kiosques ? Si la littérature garde une place dans le journalisme, je crains fort que ce ne soit celle du pauvre.



Sans doute cette dévaluation du littéraire n'affecte-t-elle pas encore le marché de l'imprimé, puisque, à ce qu'il paraît, on achète de plus en plus de livres. Et pourtant... Une enquête récente a montré que la quasi totalité des achats de livres était limitée à un groupe d'individus représentant moins de 10% de la population, et qu'une écrasante majorité de gens se contentent au maximum d'un livre par an. Encore ne s'agit-il ici que de livres en général. Sait-on que la production proprement littéraire ne représente plus aujourd'hui qu'un tiers de la production globale des imprimés ? Sait-on qu'il paraît aujourd'hui deux fois plus de biographies que de romans ? Ne parlons pas de poésie ou de théâtre : ces genres ont été à ce point marginalisés par la médiatisation dont a bénéficié le roman, seul genre à "bien passer" auprès du grand public, qu'il n'est plus que le compte d'auteur ou les éditeurs fous pour leur assurer une diffusion hyperconfidentielle. Tant pis pour les Molière et les Rimbaud en herbe : nos lettres sont à l'heure du *merchandising*. Créer une demande ? Vous n'y pensez pas. L'édition est une industrie. Les risques, c'est pas son rayon. Si quelques grands éditeurs littéraires se maintiennent tant bien que mal, c'est surtout grâce à une politique commerciale qui n'est pas sans analogie avec la prostitution.

Ainsi, sans discontinuer, à l'instar des forêts amazoniennes et de la couche d'ozone, l'horizon littéraire se rétrécit. S'il est vrai qu'à l'école, le niveau moyen des savoirs ne cesse de "monter", nul ne conteste que la fréquentation des écrivains soit en régression constante. Le travail de la pensée et de la lecture fait désormais partie des amusettes pour dilettante.

Les pouvoirs publics l'ont bien compris, qui allouent à la recherche en sciences humaines des subsides plus que dérisoires. Crise économique et efficacité obligent : la productivité et le marketing d'abord !

Cela vous inquiète ? Vous avez tort. Si elle n'est plus guère prisée en Occident, la littérature trouve aujourd'hui de nouveaux adeptes dans des milieux insoupçonnés. Les ayatollahs particulièrement se signalent depuis peu à l'attention comme une nouvelle race de lecteurs attentifs et fervents. L'un d'eux a éprouvé pour un bouquin une telle passion qu'il lui a consacré une campagne de pub extraordinaire relayée par les médias du monde entier. Grâce à ce disciple de Mahomet, le livre en question a fait un tabac monstre et tout le monde s'est mis à reparler du pouvoir fantastique de la littérature. Quels gens bien ces ayatollahs, on peut toujours compter sur eux pour rappeler les gens aux valeurs essentielles.

Il ne faut donc pas désespérer.

J'ajoute que, même chez nous, le recul des lettres n'a rien de catastrophique. Après tout, tout le monde n'est pas fait pour aimer la littérature. Si les gens se privent du plaisir de lire, c'est leur affaire. La littérature n'est-elle pas vouée par nature à rester l'apanage des *happy few* ? L'important n'est pas le nombre de ses lecteurs, mais leur qualité.

Cessez donc de vous en faire, laissez les choses aller, et pour réprimer toute tentation d'élitisme, vous me recopiez quatre-vingt neuf fois l'ineffable slogan de notre ère compost-moderne : Chacun fait, fait, fait ce qui lui plaît, plaît, plaît.

Jean-Louis Dufays